

Luc 12,49-53

LES BIENFAISANTES EXIGENCES DU SEIGNEUR

Nous avons vu dimanche dernier que, pour vivre gratuitement dans le Royaume de Dieu qui d'ailleurs nous était donné gratuitement, il fallait développer l'amour de Dieu et l'amour du prochain. L'amour de Dieu d'une part, par l'attente de la venue de Notre Seigneur, c.à.d. en l'attendant de telle façon qu'on le reconnaisse quand il viendra. L'amour du prochain d'autre part, comme actualisant cet amour de Dieu, en nourrissant nos frères de cette parole de Dieu dont nous vivons nous-mêmes, sinon nous serons mis au rang des infidèles. Cet enseignement était d'une grande exigence, parce que la récompense qui nous attend est à tout le moins fabuleuse. Si le Maître ensuite est si exigeant, c'est parce qu'il compte sur nous, et qu'il nous aide lui-même à accomplir ces grandes choses.

Aujourd'hui, nous avons la suite directe de cet Évangile de dimanche dernier. Nous pouvons donc déjà supposer qu'il continue ces exigences. Il rapporte même quelque chose de plus : l'insistance sur la nécessité de prendre au sérieux cette exigence, sinon, tôt ou tard, Jésus lui-même nous décevra. Ceci nous fait déjà penser à cette parole étrange de l'Évangile : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre ». Nous connaissons un autre passage de l'Évangile où Jésus dit : « Je vous donne la paix, pas comme le monde la donne, mais je vous la donne quand même ». Cela semble contradictoire. Disons tout au moins, après ce que nous venons de dire, que ce que l'Église nous demande de méditer aujourd'hui et pendant la semaine, ce n'est qu'un aspect de la vie chrétienne.

Dans la 1^{ère} lecture avec Jérémie, il s'agit aussi d'un aspect. Jérémie est dans la fosse et il y reste. L'Église n'a pas voulu nous donner la suite du texte, qui montre qu'il est sorti de la citerne, parce qu'elle ne veut pas qu'aujourd'hui nous méditions trop cet aspect-là. Dans l'Épître, c'est la même chose. « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang », dit saint Paul, « contre le péché ; regardez l'exemple du Christ qui a souffert pour nous ». Ce n'est donc qu'un aspect de la vie chrétienne, celui de la Passion. L'autre aspect est celui de la Résurrection. Il faut le dire : nous sommes trop souvent attentifs à celui-ci ; nous n'aimons pas beaucoup entendre des choses qui ne sont pas agréables, et nous ne nous laissons pas d'entendre ce qui nous plaît. Cela, c'est jouer la politique de l'autruche, et je ne pense pas que nous soyons des autruches. Nous avons été créés fils de Dieu, nous sommes devenus, en Jésus, de vrais hommes qui ne craignent pas de voir les différents aspects de la réalité, la plus objective possible. Alors, préparons-nous à entendre courageusement cet aspect particulier de l'Évangile.

Jésus commence par dire ces mots : « Je suis venu ». C'est un passé. Dimanche dernier, par sept fois dans le texte, Jésus disait : « Je viendrai » au futur : il s'agissait des multiples venues de Jésus dans notre existence, pour nous mettre au point, pour nous stimuler et nous faire avancer. Ici, c'est la 1^{ère} venue, celle qui conditionne toutes les autres. S'il dit cela, c'est pour signifier que toutes les autres sont identiques à celle-là. Il faut donc que nous essayions de bien comprendre cette venue première, qui est le prototype de toutes les venues futures, pour que nous ne soyons pas déçus dans les prochaines venues de Notre Seigneur.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre ». Pour analyser ce texte, voyons tout ce qu'il contient. Il y a trois termes semblables : d'abord le feu, puis un baptême, enfin la division. Donc le feu qu'il apporte, c'est comme un baptême ; et il doit en même temps créer comme une division, une séparation. Cela paraît contradictoire avec d'autres passages de la Bible. Le feu, par exemple à la Pentecôte où il est l'image du Saint Esprit, c'est un feu d'amour, stimulant, un feu réconfortant, encourageant, ressuscitant. De même, la paix que Jésus apporte, il l'apporte comme

étant le fruit de sa résurrection, comme étant la plénitude qui vient combler le cœur de l'homme. Il semble qu'il y ait pas mal de contradictions ici. Pourtant il faut se souvenir que les symboles bibliques, comme tous les symboles, sont polyvalents et ne sont jamais d'une seule pièce. Le feu n'est pas seulement un feu de fusion, c'est aussi un feu qui sépare, purifie. Prenez du minerai de fer : si vous voulez avoir un fer solide, un fer pur, vous devez le faire passer par le feu du haut fourneau. Ce feu sépare les scories du métal pur. C'est seulement quand la séparation est faite que le métal pur est unifié par ce même feu. Cela signifie donc que l'amour de Dieu n'est pas seulement réconfortant, unifiant, apaisant ; il est aussi et en premier lieu purifiant, exigeant ; nous entrons dans la ligne même de ce que nous avons vu dimanche dernier.

Jésus continue : « Comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ». Cela veut dire qu'il ne l'est pas encore. Pourquoi ce feu ne l'est-t-il pas encore ? Eh bien, au verset suivant, nous voyons : « Je dois recevoir un baptême ». Pour lui, durant sa vie terrestre et concrète qu'il a vécue en Palestine, il faisait allusion à sa Passion. Il avait reçu le baptême de Jean dans l'eau, il n'avait pas encore reçu le baptême de l'Esprit, c'était sa Passion. Dès lors, il ne peut pas l'allumer sur la terre tant qu'il ne commence pas par lui. Cela veut dire aussi que nous aurons toujours à vivre cet aspect de l'amour purifiant. On a parfois cette illusion : Quand quelqu'un se convertit et que nous nous convertissons, on estime qu'il est normal de souffrir un peu à ce moment-là. On pense que cela concerne une période de la vie, mais que l'autre période doit être consolante. Grave illusion ! Le texte veut dire : à chaque venue de l'amour de Dieu, à chaque venue de l'Esprit de Dieu, dans chaque action, il y a toujours un aspect purifiant et un aspect unifiant, et il n'y a jamais une paix qui vient avant une passion et une souffrance. Un peu plus loin, Jésus dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre ». Ceci est fort décevant pour beaucoup de chrétiens qui se laissent attirer par ces pièges. Je veux dire que la paix qu'il apporte n'est pas au niveau de ceux qui veulent rester dans le terrestre. Je pense que c'est à ceux qui sont passés au céleste que la paix est donnée. Remarquez d'ailleurs que Jésus donne la paix quand il est ressuscité, quand il est passé de l'autre côté de la Passion. Il fait allusion à la Passion, qu'il est nécessaire de vivre pour passer dans le domaine de la Résurrection. Nous pouvons alors examiner un peu plus cet aspect de la Passion.

Et tout d'abord, s'il est vrai que, pour atteindre la Résurrection nous devons commencer par la Passion, que, pour pouvoir bénéficier de l'amour qui nous réconforte, nous devons d'abord passer par un amour purifiant, cet ordre des choses doit se retrouver dans chaque action que nous posons, et même dans chaque prière. Que de fois nous prions pour dire à Dieu : donne-moi la consolation ! Il faudrait toujours commencer par dire « Seigneur, ne me console pas, dis-moi tes exigences, parce que c'est le chemin de la croix seul qui mène à la résurrection ». C'est une structure d'esprit, une mentalité, une façon de penser qui ne nous est pas naturelle, nous qui venons de ce monde, de cette terre. Alors que nous sommes appelés à vivre des choses du ciel, nous voulons constamment ramener les choses du ciel au domaine de la terre.

Remarquons d'ailleurs, pour terminer, que Jésus donne un exemple concret, – qui est en même temps toute son œuvre –, sous une forme très imagée, parabolique, pour que nous puissions mieux le saisir : « Je vous dis que je suis venu apporter la division. Désormais cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois ». On peut prendre le sens immédiat déjà extrêmement riche. Dans toute famille, même chrétienne, il peut arriver qu'il y ait des divisions, car certains membres vont choisir le Christ, d'autres ne vont pas le choisir. Certains membres voudront un Christ tel qu'ils l'ont connu et n'en voudront pas d'autre, sans chercher si c'est vrai ou pas, simplement pour rester bien installés et ne pas être trop dérangés ; d'autres, au contraire, ayant perçu que le Christ leur demandait plus, progressent. L'un n'est pas au niveau de l'autre, l'un gêne l'autre et voilà qu'ils sont en hostilité. Vous savez très bien ce qui s'est passé dans certaines familles chrétiennes, quand Dieu appelait quelqu'un à la vocation religieuse : division. Nous pouvons voir aussi comment les jeunes dans certaines familles perdent la foi, et alors les parents sont désespérés. Nous pouvons voir aussi des jeunes qui voient la médiocrité de la vie chrétienne de leurs parents et qui sont scandalisés : division dans les familles. Ce qui se passe dans les familles peut se passer aussi dans toute communauté, parfois

religieuse, car l'un peut répondre au Christ et l'autre peut ne pas répondre, et voilà que des tensions commencent à naître.

Voilà un premier sens, déjà très riche. Je voudrais cependant aller un peu plus loin, ne fût-ce que pour entretenir un sens que je vous ai déjà donné à propos d'autres exemples. Il s'agit du sens profond. Le texte dit d'abord : « Cinq personnes dans une même famille » – le texte original ne dit pas une même famille mais une seule maison, c.à.d. une maison unifiée –, puis « trois contre deux et deux contre trois ». Nous connaissons maintenant le sens du nombre deux et du nombre trois. Celui-ci exprime l'achèvement, tandis que le nombre deux signifie l'inachevé. Eh bien, Jésus veut signifier qu'il y aura une lutte entre ce que nous avons fait de bien et ce que nous n'avons pas encore fait ; que ce qui était parfaitement réalisé reste parfaitement réalisé, mais devra être nécessairement en lutte avec ce qui n'est pas encore convenablement fait. Nous pensons trop souvent, n'est-il pas vrai, qu'après avoir bien fait, on devrait être en paix. Mais non ! C'est juste le contraire. Pourquoi ? Parce que, quand on a bien fait une chose, il faudrait encore que les autres soient aussi bien faites ; dès lors il y a un tiraillement. C'est pourquoi les saints ont vécu la Passion du Christ d'une façon extraordinaire. Ils étaient de plus en plus en progrès, vers une perfection, telle que l'Évangile le demande, dans cette relation d'amour et de désir de mieux faire pour le Christ ; mais ils remarquaient qu'il y avait encore bien des domaines qui étaient laissés en plan. C'est la lutte, comme dira saint Paul, entre la chair et l'esprit ; la chair est inachevée, l'esprit est achevé. Cela peut s'appliquer à toute famille, et les exemples que j'ai pris tantôt dans les familles chrétiennes ou autres, ou dans des communautés trouvent leur justification dans ce principe fondamental.

Il y a encore d'autres aspects, sur lesquels je passerai vite. Le texte parle de père contre fils et fils contre père, puis mère contre fille, belle-mère contre belle-fille ; il s'agit du masculin et du féminin. Le masculin, tout le monde le sait, c'est tout ce qui est don. Un don que nous avons fait peut être en opposition avec un autre don. Qui n'a jamais eu cette expérience d'avoir fait telle chose, et puis qu'il ne pouvait pas en faire une autre, parce que celle-ci était plus ou moins en contradiction avec celle-là ? De même pour le féminin, l'accueil : on accueille parfois des gens généreusement, et puis finalement, quand on fait cela, on se dit : si je fais cela avec une personne, je ne peux plus le faire avec une autre. Je suis lié ... Oui, il y a aussi hostilité. Enfin on peut voir dans le texte qu'il s'agit des relations de fécondité. On ne parle pas de frères et de sœurs, uniquement de père et de fils, de mère et de fille. Ainsi non seulement ce qu'il y a d'achevé ou d'inachevé, c.à.d. le devenir de notre vie chrétienne, non seulement le masculin et le féminin, le don et l'accueil, symboles, vous le savez bien, de l'alliance, sont en butte à la contradiction, mais aussi tous les fruits que nous pouvons porter ne seront pas toujours des fruits qui vont nous satisfaire. Dès lors, nous comprenons mieux ce que signifie « une seule maison ». La « maison », dans l'Évangile, signifie une communauté réunie par Dieu ou par le Christ. « Une seule maison », c'est Israël qui a été unifié par la Loi, mais que Jésus, en venant, lui qui est parfait, met en contestation. Parce que Jésus seul est parfait et que la Loi ne pouvait pas rendre parfait. C'est l'imperfection et l'inachèvement devant l'Achévé et le Parfait. Qu'est-ce qui doit l'emporter ? Nous le savons tous, c'est le parfait. Alors que fait le Christ ? Il vient diviser ce que nous croyions unifié, qui l'était peut-être au niveau de ce que nous avons fait, au niveau de la Loi, mais qui par rapport à lui n'était pas encore au point. Alors qu'est-ce qu'il fait ? Il fait comme je l'ai dit tantôt avec le haut-fourneau et le minerai : il vient jeter son Feu sur la terre pour séparer, afin que, quand on a accepté cette séparation, il puisse, dans un deuxième temps, faire l'unité et faire la paix. Donc, nous rejoignons toujours la même idée : la passion pour une Résurrection.

En un mot, mes frères, tout cela au fond regarde la réalité de la croix. Ce texte, comme celui du dimanche précédent et de dimanche prochain encore, nous révèle l'exigence parfois terrible du Christ. Ne soyons pas scandalisés, ne faisons pas, j'allais presque dire, les naïfs. Regardez un peu les sportifs : À quelles exigences ils se soumettent : suivre des régimes, ne pas voir leur femme et leurs enfants quand ils veulent tenir un contrat, renoncer à un tas de choses. Et ils le font pour une couronne périssable. Et nous qui sommes appelés à recevoir une couronne impérissable, nous ne voudrions avoir que des consolations. Mais si nous voulons la justice, nous

devrions demander à Dieu de subir pendant toute l'éternité une exigence impérissable, puisque la couronne est impérissable. Pourtant Dieu ne nous propose qu'une chose : que, pour une couronne céleste et éternelle, nous endurions pendant cette vie terrestre et limitée quelques exigences, quelques exigences que Dieu d'ailleurs ne manque pas de nous rappeler. Et il est encore bien bon de tolérer que nous les tenions si peu, et, quand on les a tenus si peu et qu'on revient à lui, de nous pardonner encore et d'encore nous encourager, alors que, quand un sportif a raté, on le met directement de côté. Reprenons donc conscience de la nécessité de la croix. Pourquoi nous plaindre, alors que nous mettons des croix dans nos maisons, dans nos églises, sur les clochers, parfois sur nous-mêmes. Quand on met une croix dans sa maison – beaucoup de faux chrétiens aujourd'hui sont logiques avec eux-mêmes : ils ont choisi de la supprimer – mais quand on met une croix dans sa maison, c'est pour dire à ceux qui entrent : vous voyez, moi, j'ai choisi le scandale de la croix dans ma vie. Vous pouvez me voir, je suis pauvre ; vous pouvez me voir, j'accepte la souffrance, vous pouvez me voir, j'ai fait des faillites et je suis heureux. Quel mensonge que cette différence bien souvent entre nos gestes chrétiens et notre façon de vivre en chrétien !

Aujourd'hui, l'Église et, à travers l'Église, le Christ lui-même, nous demandent de prendre au sérieux tout ce que nous avons choisi par notre baptême. Au cours de cette Messe, sacrifice du Christ, renouvelé pour nous, ou plus exactement que nous renouvelons nous-mêmes, nous voulons nous poser, avec ce pain et ce vin qui nous représentent et qui représentent le Christ, sur cet autel, pour être avec Jésus crucifié. Regardons souvent la croix. Cloué sur elle, Jésus n'est pas beau à voir. Cette croix ne lui était pas très agréable, et cependant il ne s'est pas plaint. Il a dit : « Je dois recevoir un baptême et comme il m'en coûte d'attendre qu'il soit accompli », accompli dans le sens de l'Évangile, qui ne signifie pas seulement qu'il soit terminé, mais qu'il soit bien fait. Que je vive bien ma croix, jusqu'au bout, parfaitement.

Avant la communion, il y a l'offrande de nous-mêmes. Pour que cette communion soit vraiment valable, essayons de rentrer davantage dans le sacrifice du Christ. Prions-le, puisque nous avons vu d'un peu plus près cette exigence qui nous est demandée et qui n'est rien d'autre que l'exigence de l'amour. Rentrons-y courageusement. Ne nous laissons pas décourager, car le découragement vient d'un regard posé sur soi, ou découle d'une action accomplie d'après une idée qu'on se fait de soi et selon sa volonté propre. À ce moment, ce n'est plus le Christ que l'on regarde et que l'on voit, on ne regarde que soi-même. Lui, qui est cependant déjà dans la pleine paix, dans la pleine joie auprès de Dieu, qui a la plénitude du Royaume, eh bien, il n'est pas encore satisfait de sa joie. Il vient encore souffrir avec nous, il vient encore demander chacune de nos vies pour recommencer une vie terrestre et du même coup la réussir. Il descend dans chaque Messe, dans chaque sacrement. Quand nous le prions, il obéit à notre désir, il vient à nous, fidèle au rendez-vous. Eh bien ! Nous aussi essayons d'aller au rendez-vous du Christ. Il nous appelle, ses paroles exigeantes, c'est la première venue de Jésus. Acceptons-les d'emblée, immédiatement. Quand nous sommes unis à lui, nous sommes sur le véritable chemin qui mène à la Vie, car il l'a vécu lui-même, ce chemin de la croix qui mène au jour glorieux de la Résurrection !

Gérard Weets
La Ramée, Jauchette,
1974.